

Viviane

— Chouchou est-ce que tu vois quelque chose ?

Agacée que Maman m'appelle encore Chouchou alors que j'aurai quinze ans après-demain, je brûle de lui corner aux oreilles que mon prénom est C.H.A.R.L.O.T.T.E. Déjà qu'il n'est pas folichon, mais ce diminutif débile de Chouchou me renvoie illico aux couches culottes.

Un coup d'œil sur le visage soucieux de Maman suffit à me calmer.

— Pourquoi tu ne mets pas tes lunettes ?

— Pour ce qu'elles me servent !

Depuis des heures, la lumière tremblante des phares accroche une neige poudreuse qui ne permet pas de distinguer à plus de quelques mètres. Après Orléans, la neige avait commencé à tomber, faisant sérieusement chuter notre moyenne. Dans l'espoir de renouveler le café du thermos, nous marquons une pause à une station-service déglinguée. Avec sa barbe de trois jours, son écharpe avachie et ses mitaines trouées, l'employé est aussi miteux que sa baraque, mais une odeur de vrai café nous chatouille les narines. Nous nous réchauffons les mains autour du gobelet dont c'est le premier usage.

— Ça lui a peut-être paru suspect que nous ne prenions pas d'essence ? s'inquiète Maman, mais on a assez de carburant.

— On n'aurait pas dû s'arrêter, piaille Arthur.

Forte de mon statut d'aînée, je ne loupe pas l'occasion de le rembarrer.

— Tu te fiches qu'on aille dans le décor si Maman a un coup de pompe.

Maman fait craquer une vitesse.

— Vos chamailleries n'arrangeront pas la situation, mais l'allure de ce type était tellement louche qu'il pourrait être de mèche avec les pillards de l'autoroute.

Les pillards sont les seuls à se féliciter du mauvais temps. En cas de panne, aucun véhicule ne nous portera secours. De toute façon, autoroute ou route de campagne, c'est du chacun pour soi. Je l'avais dit et redit à Maman que c'était suicidaire de voyager dans une voiture pourrie en plein mois de février.

Maman se maintient éveillée en buvant gobelet sur gobelet de café. Arthur s'est endormi ; c'est toujours ça de gagné. Le site de l'ancienne ville de Vierzon franchi, nous devons quitter l'autoroute avant Châteauroux, mais dans la purée de neige, j'ai une peur bleue que nous manquions la bretelle de sortie.

— Pas de panique Chouchou, me console Maman. Il y aura des panneaux et des barrières partout.

Mais à 4 heures, la trouille m'envahit tout entière. Même à cette allure de tortue, nous avons largement franchi les cent kilomètres séparant l'ancienne Vierzon de Châteauroux.

— Ça n'est pas possible. Nous sommes dans la réserve.

La réserve ; c'est la zone interdite qu'on est obligé de contourner.

Maman me lance un drôle de regard, comme si prononcer ce mot risque de précipiter le malheur sur nous.

— Qu'est-ce que tu me chantes chouchou ? On n'a défoncé aucune barrière.

— Et s'ils les avaient enlevées ?

Maman tape, énervée, sur le volant.

— Tu ne vas pas prétendre qu'ils ont ouvert la réserve uniquement pour le plaisir de nous accuser d'y avoir pénétré par effraction ? Qui voudrait nuire à des gens comme nous ?

J'ignore où se situe le problème, mais je sais au plus profond de ma trouille qu'il faut absolument nous extirper de l'autoroute.

Maman s'accroche à sa bande d'asphalte luisante de neige fondue comme un chien à son os.

— Un demi-tour serait dangereux.

Depuis un bon moment, aucune voiture ne nous a croisés ou dépassés et les signes d'absence d'entretien se multiplient ; glissières de sécurité cassées, clôtures éventrées.

— O.K. chouchou, finit par capituler Maman. On saisit la première occasion qui se présente. À travers les flocons qui s'éparpillent paresseusement maintenant, j'aperçois l'amorce d'un chemin.

— Là !

Maman s'engage avec prudence entre les lambeaux d'une clôture, mais est obligée d'effectuer une embardée pour éviter les branches basses d'un gigantesque sapin.

— La conduite tout terrain n'est pas mon truc.

— Tu te débrouilles comme un chef Maman.

D'ornière en ornière, une envie pressante me torture.

— On peut aller au petit coin ?

— Attends le bosquet là-bas, prévient Maman.

Le bosquet n'en est pas vraiment un, à peine trois arbustes maigrichons. Redoutant que la main d'un garde rigolard me harponne, je me bagarre avec la fermeture éclair de mon pantalon et rejoint la voiture hors d'haleine.

— C'est mon tour. Surveille le moteur. S'il cale ; ce serait le bouquet !

La nuit avale le manteau de Maman.

— On est dans la réserve ? interroge la voix embrumée d'Arthur.

— C'est la pause pipi.

Sans se livrer à toutes mes simagrées, Arthur court se camper devant le premier tronc venu.

C'est le genre de facilité qui me fait regretter de ne pas être un garçon.

Il reste un fond de café tiédasse que nous nous partageons maman et moi.

— Tant qu'il fait nuit, on est invisibles ; je claironne sans être convaincue. Mais où est-ce qu'on est ? Tu n'aurais pas une carte de la réserve qu'on puisse se repérer ?

— Tu rêves Chouchou ; mais j'ai mieux. Un plan *d'avant* la réserve. Maman sort de sa poche un papier racorni. Ton père l'avait précieusement gardé.

— Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt ? On ne se serait pas embarqué à la légère n'importe où. Maman me tend le vieux document.

— On dégotera bien un panneau qui nous permettra de nous orienter.

Cahin-caha, nous grimpons une colline chevauchée de sapins. Quand je commence à désespérer, le chemin débouche sur une petite route défoncée. Au bout d'une descente raide, apparaît un vieux panneau rouillé.

— Chouchou descends essayer de déchiffrer le nom à moitié effacé, la lampe torche est dans le gros sac.

J'obéis à reculons. Dans le froid mordant, j'ai du mal à lire le panneau cabossé.

Je rapplique à toute vitesse.

— La Péro ....ouille la Pérouille.

Maman s'empare du plan et suit du doigt un tracé.

— La Pérouille, ici. On continue par Chitray, Oulches, Pressac. Ton père a dessiné en rouge le périmètre de la réserve et Pressac est en dehors.

— Est-ce qu'on pourra sortir ?

— Puisqu'on est entré, on trouvera le moyen. Étudie le plan Chouchou ; Chitray est à droite.

— Ça fait combien d'années que c'est vide ?

Arthur lui aussi est impressionné par la solennité du moment ; notre intrusion dans le village interdit d'une réserve interdite.

Au cœur du village, son abandon est manifeste. Toits et murs effondrés ; branches nues qui jaillissent des fenêtres. Surtout il y a ce silence de fin du monde que l'on perçoit même à l'intérieur de la voiture malgré le bruit du moteur.

Maman plisse des yeux pour jauger la courbe de la route.

— Je crois que la réserve date de l'année de naissance de ta sœur. Un réserve agricole à l'origine.

— Est-ce que les gens ont été obligés de partir d'un coup ?  
Arthur ne dévie jamais quand il découvre un centre d'intérêt.  
— Chéri, je ne connais pas de gens chassés d'une réserve, répond Maman.  
— À mon avis, personne ne s'en vante, j'ajoute.

Chitray et Oulches sont dans le même état de désolation. En prime à Oulches, aucun panneau n'indique la moindre direction.

Maman reprend le plan providentiel de Papa.

— Ce tronçon peu engageant semble mener à Pressac. On tente le coup ?

Nous gaspillons le reste de la nuit dans une succession de détours. Quand un rayon de soleil perce la grisaille, j'ai l'impression que notre voiture est repérable à des kilomètres à la ronde dans ce paysage minéral de cailloux. Je regrette presque qu'il ne se remette pas à neiger.

— Maman, tu ne penses pas qu'il vaudrait mieux chercher un endroit pour se cacher jusqu'à la nuit ?

— Là-bas ! Des gardes en uniforme ! hurle soudain Arthur.

J'ai beau me démancher le cou, je ne distingue que les miroitements du soleil sur les plaques de neige.

— Tu racontes des histoires, comme d'habitude.

Arthur me secoue méchamment l'épaule.

— Toi, mademoiselle je sais tout !

Il ne mentait pas. Après un lacet, un comité d'accueil barre la route.

Maman tripatouille nerveusement le levier de vitesses.

— Je fonce dans le tas ?

Mon cœur se serre.

— Si les types ne bougent pas !

— Et il y a une jeep derrière nous, trépigne Arthur.

Pendant trente secondes, j'ai la trouille que maman écrase le champignon et envoie valser dans le décor le blond en treillis militaire qui s'avance, mais elle pile sec au ras de ses bottes.

Le blond vient tapoter de sa main gantée contre la vitre.

Maman l'ouvre.

— Madame, suivez la jeep.

Le ton excessivement poli décuple ma terreur.

Le garde plaque un téléphone cellulaire à son oreille et annonce.

— Opération terminée.

Les gens ordinaires ne disposent que de minables téléphones fixes qui ne fonctionnent quasiment jamais.

Maman remonte la vitre.

— On est cuits.

La jeep nous dépasse en trombe.

— Chouchou, on arrive.

À ma grande surprise, j'ai somnolé. Je m'étire, engourdie. Les rayons obliques du soleil d'hiver me chatouillent agréablement le cou.

— C'est là que nous allons ?

Nous roulons sur une allée bordée d'arbres vers un château prétentieux plein de tourelles.

— On nous consignera plutôt dans les communs, ricane maman.

Je n'ai pas le temps de lui demander ce que le mot communs signifie ; la jeep s'immobilise à l'angle du château. Maman se range à côté. Nous attendons bêtement que le conducteur tambourine à ma vitre avant de quitter notre voiture. Le type allonge le pas et pousse une petite porte. Nous pénétrons dans un couloir sombre où flotte la même odeur de maladie qu'à

l'infirmier de l'école. Le type nous conduit dans une sorte de placard sans fenêtre, éclairé par une loupiote jaunâtre.

Nous nous tassons comme des miséreux sur un banc de bois. Un raclement de botte me tire de mon abrutissement. Je me lève. La poignée tourne sans résistance. Sur le point d'avertir Maman, des bruits de voix me coupent la respiration.

— Il en reste ?

— Trois, une femme et deux mômes.

— Je pige pas que les femmes voyagent solo.

— Et les mômes ?

— C'est pas un môme qui lui servira de cerbère.

— Un baraqué non plus. Le danger est partout. On en a raflé combien en tout, dix ?

— Neuf. En plein hiver, par ce temps de chien qu'est-ce que tu espérais ?

— On a un quota de quinze. Elle est comment la gonze ?

— C'est une prise de Radar et de sa clique. Je l'ai juste entrevue dans la bagnole ; une blonde.

— Une vraie ?

Son interlocuteur éclate de rire.

Un frôlement sur le mur. Mon sang se fige ; mais les gardes s'éloignent. Je m'agenouille près de maman.

— Tu as les clés de la voiture ?

L'urgence dans ma voix fait bondir Arthur qui extirpe les clés de la poche de maman et les brandit triomphalement.

— Rends-les moi, petit idiot !

Maman les récupère aussitôt.

Je me glisse dans le couloir.

— Dépêchez-vous.

Nos godillots crissent et risquent de rameuter toute la bande, mais la petite porte n'est pas fermée à clé non plus. Ce n'est pas possible ! Notre veine ne durera pas ; un garde surgira de quelque part. Dehors, la réverbération du soleil m'éblouit. Maman trébuche et m'agrippe la manche. Je regarde, désespérée, autour de nous. La jeep a disparu, mais notre voiture est toujours là.

Le moteur démarre du premier coup.

Maman observe la longue allée majestueuse.

— Je ne le sens pas, ce boulevard.

— Par là.

Je désigne la forêt qui se dessine derrière le château.

— On s'enfonce en territoire ennemi ? Chiche.

Et Maman lance notre vieux tacot dans un sentier tarabiscoté.

La masse des sapins efface les tourelles du château. Je suis soulagée. J'avais l'impression que de chaque fenêtre, un regard bleu acier nous guettait avec la jubilation du chasseur traquant sa proie.

— C'est un véritable piège. On disparaît de la circulation ni vu ni connu ; tout le monde nous imaginera victimes des pillards.

Maman relève la mèche blonde qui lui tombe sur les yeux et je réalise toute la fragile beauté de ses trente-cinq ans.

Des sifflets couvrent le bruit du moteur. Devant nous, une silhouette se faufile au milieu des arbres.

— Il faut l'aider ! exige Arthur.

In extremis, Maman déniche une sente quasi invisible.

— Sois raisonnable ; tu seras bien content, si les gardes ne nous ont pas repérés.

Nous sillonnons un nombre incalculable de pseudo pistes dans l'espoir de tromper les éventuels poursuivants. Au pied d'une colline, Maman estime que nous sommes assez loin du château et nous accorde une pause. Mon estomac crie famine. Le panier paraît intact ; mais Maman hésite à distribuer les sandwiches.

— Ce serait prudent de ne manger que les gâteaux secs.

Arthur, qui est un morfale de première, saisit un sandwich au fromage.

— Ils ne les ont pas empoisonnés. Ils nous prennent pour des nuls. Ils ne nous ont même pas fouillés !

Son exemple est contagieux.

Les miettes de son manteau époussetées, Maman consulte le plan.

— Nous étions certainement à Château-Souagne ; à la limite de l'ancien parc régional. C'est l'unique château de la réserve. Il est à moins de trente kilomètres de Limoges.

La dernière mauvaise route butte contre un amoncellement de barbelés entremêlés que les rayons du soleil couchant illuminent sinistrement.

— Ne crions pas victoire trop tôt, prévient Maman, ce sera un travail de forçat avec les pinces coupantes.

Les précieuses pinces coupantes de papa que nous trimbalons toujours au cas où.

— C'est quoi ça ? glapit Arthur.

Ça, c'est un corps recroquevillé en chiffon sur le bas-côté de neige sale. Le fuyard du château qui nous a sans doute rendu service ? Il aurait parcouru une telle distance ou Maman s'est trompée et on a tourné en rond. Mon cœur loupe un battement quand un garde jaillit d'un talus et se plante devant le capot. Cette fois, je prie pour que Maman écrabouille ce salopard, mais elle enfonce instinctivement la pédale du frein.

Le garde ouvre la portière et bouscule Maman.

— La petite balade est terminée.

Son ton ennuyé a l'air de signifier que nous sommes un gibier trop facile.

Malgré la nuit qui s'abat d'un coup et la faiblesse des phares, le garde appuie sur le champignon en connaisseur du terrain. On avale une série de bifurcations avant qu'il stoppe net.

Les phares épinglent une rangée de fenêtres, un mur. Le château ? Non ; la maison est dotée d'une seule tourelle, genre relais de chasse.

— Un bon bain, vous êtes d'accord, les gosses ?

L'apostrophe ne nous dégèle ni moi, ni Arthur.

Le blond de La Pérouille est posté en haut du perron.

— Tes invités, Radar, grogne son acolyte avant de s'éclipser.

— Que nous réservez-vous ?

Le ton distingué de Maman amuse Radar.

— Profitez de la soirée. Demain est un autre jour.

Il s'écarte cérémonieusement et montre un vaste hall.

— La chambre est la première du couloir ; la salle de bain est contiguë. Installez-vous.

Nous restons figés comme trois benêts au milieu de la pièce à écouter ses pas décroître.

— Ce Radar se moque de nous.

La colère de Maman me galvanise.

— On se casse !

Arthur n'oublie pas d'être futé.

— Son copain a peut-être volé la voiture ?

— Je n'ai pas entendu le bruit du moteur. Evitons de nous poser des questions, sinon on est fichus, tranche Maman.

Un prospectus représentant le croquis naïf d'une main d'enfant déborde d'un guéridon. Je le chipe machinalement et embarque dans la foulée la grosse clé ancienne qui est dessous.

Maman et Arthur dévalent déjà les marches. La voiture n'a pas bougé. En prime, la clé est sur le tableau de bord. Leur sentiment de supériorité confine à la bêtise ou alors ils jouent avec nous. Maman fait une marche arrière de championne. J'ai une ultime vision du puits lumineux de l'entrée.

Je suis encore bluffée car Maman retrouve sans difficulté la route des barbelés.

J'agite la grosse clé.

Elle me l'arrache des mains.

— Évite les cachotteries s'il te plaît, Chouchou.

Nous ne découvrons pas immédiatement la chaîne munie d'un cadenas. Je ne cesse pas d'avoir peur que Radar et sa bande rapploquent en force, mais les alentours restent déserts et la clé est bien celle du cadenas qui rebondit dans un épouvantable cliquetis sur la terre gelée.

De nouvelles collines en nouvelles collines, nous atteignons un village qui s'appelle La Souterraine. Il semble aussi vide que ceux de la réserve même si les maisons sont intactes.

— À cette heure-ci, les gens dorment. Maman avise un panneau intact. Voilà la route qui mène direct à l'autoroute.

Une fois sur la bretelle d'accès, elle exulte.

— Limoges est à quoi ?

La grosse cylindrée, qui nous dépasse dans des projections de neige fondue, lui coupe le sifflet. Les barrières censées bloquer la portion de l'autoroute qui traverse la réserve sont-elles rétablies ? Ces voyageurs pressés se sont-ils tapé le détour par l'ancienne nationale ?

Arthur ramène sa fraise.

— Pourquoi tu ralentis ? Les gardes vont nous rattraper.

— Ils n'ont aucun pouvoir en dehors de la réserve et je ne veux pas d'accident, proteste Maman.

Un barrage est dressé aux abords de Limoges. J'avais beau me douter qu'une ville importante disposerait d'une milice, l'homme qui s'avance, affublé d'un treillis presque copie conforme de celui des gardes de la réserve, me donne une suée.

Il se contente de nous contrôler sommairement.

— Ce n'est pas prudent de circuler la nuit en hiver.

Une femme et deux mômes comme nous a dédaigneusement appelés le garde ne sont évidemment pas de potentiels pillards.

Les rues sont vides, l'éclairage des réverbères cafardeux, mais l'enseigne d'un théâtre clignote. J'aperçois la main d'enfant du prospectus que j'ai piqué chez Radar. C'est bon signe que les spectacles fonctionnent à Limoges. Malgré les apparences, il y a encore de la vie. Chez nous, les théâtres ne sont qu'un lointain souvenir, mais c'est le pillage de l'épicerie du secteur qui a précipité notre fuite. Dans le village de Mamie, nous aurons au moins l'assurance de manger à notre faim.

— Chouchou, là, au coin de l'église, la loupiote rouge, s'exclame Maman. C'est l'hôtel où nous étions descendus avec votre père. Il existe toujours.

Nous n'avions pas l'intention de coucher à Limoges, mais le contretemps de la réserve nous sert de leçon. La voiture garée dans la cour pavée de l'hôtel, Arthur et moi surveillons les bagages et les jerricans d'essence que les gardes n'ont pas réquisitionnés pendant que Maman parlemente avec la dame aux yeux bouffis de fatigue derrière son comptoir.

— Nous n'aurons qu'une chambre, mais avec une vraie baignoire, annonce Maman. Et leur cour est fermée à minuit. On n'a pas à craindre les voleurs.

Luxe suprême, le chauffage n'est pas en panne. Débarrassée de la crasse de la réserve, j'enfile avec un soupir de bonheur mon pyjama tout neuf. Comme il est trop tard pour réclamer un repas, nous partageons nos derniers biscuits.

Je tire le prospectus tirebouchonné de la poche de ma veste.

— L'affiche était au-dessus de la clé chez Radar. C'est la même que celle du théâtre.

Maman lit, indifférente, le titre de la pièce.

— Qu'il est beau le leurre ! À quoi rime ce charabia ? Je n'aurais pas cru que ce rustaud de Radar fréquentait les lieux culturels.

— Dessin réalisé par le roi Louis XIII, enfant. Arthur retourne le prospectus. Il y a son portrait de l'autre côté ! Ouais ! Visez ses santiags ! Elles sont bath. Je veux les mêmes.

Maman secoue la tête, indulgente.

— On a d'autres soucis.

Le lendemain matin, l'odeur délicieuse du café nous guide jusqu'à la salle à manger où Maman est assise à une table ; les jerricans autour d'elle.

— Goûte la confiture Arthur, elle est excellente.

Ici, tout est comme avant : les assiettes, les jolies serviettes, les tranches de pain grillé, les autres clients qui parlent doucement. Unique fausse note ; eux aussi se coltinent leurs jerricans. J'ai un scrupule.

— On a de quoi payer ?

Maman me rassure.

— ce n'est pas exorbitant.

Personne n'a esquivé la voiture. La température s'est radoucie et la neige s'est transformée en borbier mais Maman n'hésite plus à mettre la gomme dès la sortie de Limoges.

— C'est ton anniversaire, chouchou, autant se dépêcher.

Quand apparaît le grand chêne qui signale la maison, Maman implore presque.

— Bouche cousue. Promis juré ?

Le panache de fumée qui s'échappe de la cheminée me réchauffe le cœur.

— Mamie ! C'est nous !

Je me pétrifie.

Radar en habits civils est accoudé contre la cheminée, le dogue de Mamie vautré à ses pieds.

— Bonjour, vous n'êtes pas en avance. Le sourire inquiétant de Radar m'enveloppe. Ta Mamie prépare les chambres. Causons.

Maman se pointe, les joues en feu.

— Vous avez un sacré toupet.

Tout devient limpide ; la facilité de notre fuite, les clés oubliées ; lui et son complice ont organisé notre évasion.

— Vous avez eu des ennuis à cause de nous ?

Maman affronte Radar ; regard bleu contre regard bleu.

— Des ennuis ? Cela vous aurait foulé de refermer le cadenas ? Radar est tout miel, à l'opposé du personnage arrogant de la réserve. S'il avait manqué trois prisonniers au compteur, je me serais déjà évaporé. Le pompiste m'a arrangé le coup. En hiver, les gens ne sont pas voyageurs, mais il m'a dégoté une femme et deux gosses. Mes potes m'ont aidé à rouvrir les barrières de l'autoroute le temps de les cueillir en toute discrétion.

— Vous êtes fou !

— Fou ? Le mot de Maman ne perturbe pas Radar. Pratique surtout. Trois têtes de pipe manquent, j'en mets trois autres ; le tour est joué. Il y a juste eu un petit hic. Dans le feu de l'action, mes collègues n'ont pas eu le loisir de photographier vos bobines. Ils ont juste noté que vous êtes blonde. Les jolies blondes ne courent pas les autoroutes. Votre remplaçante est brune ; alors, on l'a teinte.

— Vous n'avez pas fait ça ?

Maman se pince la lèvre comme si elle allait rire ou pleurer, ou les deux.



— Mon pote s'est chargé du boulot. Radar taquine du bout de sa botte le flanc du dogue qui ne moufte pas. Expédions la paperasse. C'est quoi votre petit nom ?

Devant la stupeur de Maman, il précise.

— Votre prénom, si vous préférez.

— Viviane, je bougonne.

— Vous ne voulez pas notre nom de famille en prime ? Ce serait complet, se fâche Maman qui a honte de son prénom qu'elle juge prétentieux.

— Viviane suffira. L'administration de la réserve n'est pas plus royaliste que le roi. Ses fiches sont sommaires. Je vous enregistre sous le prénom de Viviane ; votre remplaçante sera Viviane, expose Radar de nouveau service-service.

— Nous vous servons d'alibi ; histoire de soulager vos remords, riposte rétorque Maman.

— Et les vôtres ? Savoir que des gens sont prisonniers à votre place ne vous empêche pas de dormir ? Radar se dirige vers la porte. Vous m'autorisez à vous rendre visite ?

— Est-ce que j'ai le choix ?

Maman est grande, mais lui est immense ; pas un avorton de la ville.

— Je viens ici en ami. Demain vous convient ?

Le dogue fait mine de se lever. D'un geste impérieux, Radar lui intime l'ordre de rester allongé et s'adresse à moi.

— Toi, tu me raccompagnes.

Sa jeep est cachée derrière le muret du potager.

— Donne-moi ton prénom et celui de ton frère.

Il les note sur un calepin qu'il extirpe de son treillis.

Je dois tirer une drôle de tronche car il ajoute moqueur.

— Tu te demandes pourquoi j'ai organisé votre cavale ? C'est simple. Je testais mes nouvelles jumelles dans les bois et je vous ai vus. Je rougis, me figurant les fesses en gros plan dans l'objectif de Radar, mais l'explication me surprend. Depuis que j'officie à la réserve, toutes les captures ont eu lieu sur l'autoroute ; vous êtes les seuls à avoir osé vous aventurer à l'intérieur. Votre comportement était intéressant. C'est excitant quand il y a du sport.

Le mot intéressant fait tilt dans ma tête et je pense à l'homme qui gisait tassé comme un vieux chiffon.

— Celui que vous avez tué près des barbelés, il n'était pas intéressant ?

Radar grimpe dans sa jeep.

— Lui était identifié, fiché ; pas moyen de l'exfiltrer, mais il n'est pas mort.

Je ne m'avoue pas vaincue.

— Et c'est réglo de jouer les naufrageurs de l'autoroute ?

— Ce n'est pas officiel, mais quelques contrats subsidiaires améliorent les revenus de la réserve. La nuit de votre voyage, on a ouvert les barrières de la portion d'autoroute qui traverse la réserve, deux heures seulement. Les gus des stations services moyennant un pourboire nous préviennent du nombre de voitures qui circulent. On jongle. La règle est de prélever quinze têtes de pipe maximum. Davantage ce serait difficile d'incriminer uniquement les pilliers de l'autoroute et le mauvais état des routes. Son regard bleu acier me fixe. C'est ton anniversaire ? Je te ramènerai un cadeau.

La jeep disparue, Arthur qui faisait le mariolle avec un bâton au fond du potager s'amène mine de rien.

Je ne le ménage pas.

— Quel courage de fiche le camp !

Arthur, vexé, distribue des coups de bâton rageurs.

— Et toi de copiner avec ce sale gars.

Mamie reproche le départ de Radar à Maman.

— Tu as le chic pour faire fuir les hommes.

— Si un garde devient l'hôte régulier de la maison, cela jaserait au village. Ils ne doivent pas avoir bonne réputation, répond Maman du tac au tac.

— Avoir quelqu'un de la réserve dans ses relations impose le respect au voisinage, glapit Mamie, à commencer par ce fumier d'Albert qui prétend racheter mon dogue pour des clopinettes parce que je suis une pauvre vieille sans défense.

Comme nous fêtons mon anniversaire, elles mettent en sourdine leur dispute, mais la tarte décorée de quinze ridicules bougies rouges a un goût amer.

— Je suis abonné aux fiches, maugrée le garde assis à une table basse sous la lumière crue d'une lampe à suspension. Alors tu t'appelles Anne-Lise ? Joli prénom, mais c'est marqué Charlotte. Pourquoi tu racontes des bobards ?

Une femme maigre affublée d'une blouse blanche, déboule dans le cagibi.

Le garde se lève précipitamment et lui tend la fiche.

— Votre dernière cliente, Docteur.

— Les enfants sont une denrée rare l'hiver. Que deux mêmes, des adolescents plutôt. Le labo a passé sa commande au dernier moment ; il ne fera pas la fine bouche. La femme tourne des talons. Et Radar où est-il fourré ? C'est lui le responsable des transferts.

— Pourquoi tu as laissé Radar m'emmener ?

Ma rancœur qui couvait éclate.

— J'ai été prise de court et ce qu'il t'a révélé, il ne me l'aurait pas révélé, se justifie Maman.

Radar nous tient en son pouvoir. Sa protection ne sera pas gratuite et qui nous dit qu'il ne nous vendra pas pour son propre compte. Si ses patrons découvrent qu'il essaye de les doubler, nous en pâtirons également.

J'épie les craquements de la chambre qui nous réunit en comploteurs.

— Et Mamie ?

— Comment elle a obtenu le dogue à ton avis ? soupire Maman.

— Et le fusil, fanfaronne Arthur qui l'a déniché sous l'escalier.

Nos bagages sont vite bouclés. La solution bis ; c'est la bicoque de l'ami de papa ; son presque frère, au bord de la mer. Les dangers de l'association de Radar et de Mamie minimisent relativisent ceux de la distance supplémentaire, des pillards, des autres réserves, du mauvais état des routes, de la difficulté de reconstituer notre stock d'essence, nos provisions. Même la peur que notre vieille guimbarde rende l'âme ne nous décourage pas.

— Là-bas, il n'y a pas de réserve à proximité, affirme Maman les yeux braqués sur la bande d'asphalte qui serpente à flanc de colline, et on a quelques arguments, maintenant.

Les arguments sont la pétoire de Mamie et le dogue qui aurait fait un raffut de tous les diables et réveillé Mamie si nous ne l'avions pas embarqué. Nous sommes déjà amis lui et moi de quoi rendre Arthur vert de jalousie.